

il n'y en a pas." Désireux d'amadouer ce tigre à face humaine, le capitaine lui conseilla de faire des trompettes avec des feuilles de cuivre trouvées dans la cale de l'Océan.

Tant bien que mal, le travail fut exécuté par des armuriers, et au bout de trois jours le camp retentissait de sonneries belliqueuses.

Grâce au conseil qu'il avait donné, le capitaine de l'*Hersilia* vit la surveillance dont il était l'objet se relâcher un peu. Il profita de cette aubaine et se sauva avec dix matelots. Ayant trouvé deux canots laissés près du rivage, il ordonna de défoncer des chaloupes qui pouvaient servir à la poursuite, s'enfuit et aborda à l'île Sainte-Marie où il se cacha avec ses compagnons. Plus tard, il parvint jusqu'à Valparaíso et conta les hauts faits de Bénévides. Un cri d'horreur accueillit son récit, et le capitaine Hall, de la marine anglaise, commandant le vaisseau *Le Conway*, reçut l'ordre de croiser sur la côte méridional du Chili.

Bénévides n'était pas homme à se "démonter" pour si peu. Il ajourna son expédition, recommença ses exactions, ses meurtres, terrorisa les territoires qui forment la province de la Concepcion. Le 23 septembre 1820, un prisonnier de guerre, don Carlos Maria O'Carriol, fut fusillé au mépris du droit des gens. Le 26, il attaqua trois cents hommes du bataillon de Coquimbo, commandés par le major-général Andrés Alcazar qui, faute de munitions, accepta une honorable capitulation.

Bénévides ne tint nul compte des conditions stipulées. Immédiatement, il ordonna de fusiller les officiers, puis les soldats, et enfin un certain nombre de familles indiennes qui s'étaient placées sous la protection du bataillon. Ce jour-là, on estime que sept à huit cents personnes périrent victime de ce lâche attentat. Epouvantés par la cruauté de ce monstre, les Espagnols eux-mêmes renoncèrent à ses services.

—Au lieu de les avoir pour amis, dit tranquillement l'infâme brigand, je les aurai pour ennemis.

Redoublant d'audace et de férocité, il transmit les instructions les plus sanguinaires à ses gens, leur recommanda de tuer tous les prisonniers qu'on ferait.

Enfin, après une série de crimes qu'il serait trop long d'énumérer, Bénévides fut battu par les patriotes à Chillan. Néanmoins, il parvint à se sauver avec quelques-uns de ses partisans et à se réfugier sur un de ses navires. Il avait si bien conscience de l'horreur qu'il inspirait, qu'il craignait de s'aventurer à terre.

A bord, il se rendit insupportable par les exigences les plus tyranniques. Le 1er février 1823, le manque d'eau et de vivres le força de relâcher dans le port de Topocalma, où il s'échoua. Il défendit, sous peine de mort, de révéler sa présence. Mais un soldat se sauva à la nage et apprit aux Chiliens le nom de leur hôte. Les dieux, affirmaient les anciens, aveuglent ceux qu'ils veulent perdre. L'exemple de Bénévides confirma une fois de plus ce vieil adage.

Le lendemain, au point du jour, il descendit à terre et entra en ville, prétendant qu'il avait apporté des dépêches de la Concepcion pour le général San Martin et qu'il ne pouvait en retarder l'envoi.

Deux courageux patriotes, don Francisco Hidalgo et don Ramon Fuensalida, l'arrêtèrent et le livrèrent aux autorités chiliennes. L'instruction de son procès dura longtemps, car le gouvernement tenait à prouver qu'il n'exerçait pas une vengeance.

"On l'a condamné, dit un curieux rapport affiché dans les principales villes du Chili, on l'a condamné à une peine que méritait chacun de ses crimes. Comme déserteur, il méritait la mort. Après avoir violé toutes les lois de la guerre, on ne pouvait le considérer comme prisonnier. Comme pirate et destructeur de villes entières, il méritait encore la peine capitale. Son châtement devait venger l'humanité outragée et épouvanter ceux qui chercheraient à l'imiter. En conséquence de la sentence prononcée, on l'a tiré aujourd'hui de sa prison (23 février 1823) ; il a été conduit dans un panier, et lié à la queue d'un mulet, dans la grande place où il a été pendu."

Afin d'empêcher Bénévides de ressusciter comme en 1818, on lui coupa la tête et les mains que l'on

plâça d'une façon très apparente sur des poteaux élevés et tournés du côté des lieux où il avait commis ses crimes, Santa-Juana, Tarpellanca et Arauco.

Ainsi mourut ce bandit.

Et pourtant des indiens Araucans soutinrent envers et contre tous que Bénévides ressusciterait une seconde fois... et qu'il ressusciterait tant qu'on le tuerait par le sabre, les balles ou la corde.

A. BROWN.

LA PÊCHE AUX MARSOUINS

A vingt-cinq lieues environ au-dessous de Québec, de Saint-Jean Port-Joli à la Pointe à l'Original, le Saint-Laurent pousse une pointe dans les terres et sa rive droite s'arrondit en une charmante baie, au fond de laquelle se trouve l'embouchure de la rivière Ouelle. Certes, c'est assez son habitude de dessiner tout le long de son cours des baies charmantes, de découper des îles, de se transformer en lacs, de bon dir en tumultueux rapides, de se précipiter en cascades, de s'entourer de paysages de luxe et autres fantaisies qui, du Niagara et Mille-Iles jusqu'au Saguenay, font tour à tour du fleuve-roi, un acrobate ou un artiste. Mais c'est peut-être là, entre la baie Sainte-Anne et la baie Saint-Paul qu'il a le plus de grandeur et de majesté. Nulle part aussi, entre sa rive bleuisante et montagneuse du Nord et ses bords fertiles et plats que limitent au Sud les premiers contre-forts des Alléghany, de la pointe du petit Cap à l'Original, on ne jouit d'un plus magnifique point de vue.

Quoiqu'il en soit encore à plus de 180 lieues du golfe, il atteint déjà une largeur d'une dizaine de lieues, et ses eaux que la marée refoule bien au-delà de Québec, jusqu'au pied du lac Saint Pierre, se mêlent à la mer et deviennent salées. Grâce à cet circonstance, sans doute, c'est également à cet endroit que le Saint Laurent est plus poissonneux.

Au printemps, les esturgeons, les achigans, les brochets, les saumons, les aloses, les anguilles curieuses que l'on prend par centaines de mille dans des nasses, descendent des lacs et des rivières d'en haut pour s'engraisser à la mer et acquérir ce goût fin qui leur vaudra plus tard tous les compliments des connaisseurs, pendant que du golfe et des profondeurs de l'Océan montent, harengs, morues, maquereaux, bars, flétans et sardines, pressés en bancs immenses, innombrables, et viennent, poussés par une loi mystérieuse de la nature, déposer leur frai au milieu de ces flots adoucis et plus propices. Toutes les espèces fluviales et marines réunies se rencontrent là comme si elles s'y étaient donné rendez-vous.

Les capelans, particulièrement, y arrivent par myriades. Pareils aux nuées de sauterelles sur la terre, ils obscurcissent la transparence des eaux. Ils pénètrent partout et se distribuent par couches épaisses dans toutes les rivières, ruisseaux et ruisselets qui en sont obstrués à plusieurs kilomètres dans les terres.

Et alors, pendez-vous, Marseillais et Gascons. Dans ces ruisseaux il n'y a plus d'eau !

Tout poisson !!!

Heureusement les cultivateurs en quête d'engrais s'approchent et, puisant tout naïvement à pleines mains, pratiquent des éclaircies au profit de leurs sillons de pommes de terre.

Mais qu'importe ce menu et fourmillant fretin !

Troublant la surface tranquille et polie du fleuve, quels sont ces colosses qui soufflent au loin, ondulent et cabriolent, précédés de jets d'eau semblables à celui du jardin des Tuileries. Ils surgissent de toute part, entourant les steamers et presque aussi gros qu'eux, paraissent vouloir les piloter jusqu'à Québec ?

Ce sont des troupes de mammifères, lous marins, phoques, marsouins et baleinaux lancés à la poursuite de leur déjeuner et qui, à l'instar du cultivateur riverain, pratiquent avec leurs mâchoires puissantes des éclaircies dans la création toute entière. C'est ainsi que dans la création toute entière. C'est ainsi que dans la création toute entière. C'est ainsi que dans la création toute entière.

Aussitôt que la débâcle a dégarni les battures des

glaces de l'hiver, les pêcheurs de la contrée rétablissent chaque année les pêcheries à Marsouins. Ces pêcheries n'exigent pas d'autre soin que le choix d'un emplacement favorable ; elles sont formées tout simplement, de hautes perches enfoncées plus ou moins solidement, disposées sur une ligne demi-circulaire dont une extrémité seulement rejoint le rivage à marée haute.

Nonchalants et repus, les marsouins, éclatants de blancheur, s'approchent en se jouant à fleur d'eau et viennent, par l'espace laissé libre, s'ébattre dans la pêcherie. Et les petits capelans, plus nombreux sur les bords, sont victimes de nouvelles glotonneries.

Cependant le temps s'écoule. Insensiblement les eaux se sont retirées ; maintenant la ligne de perches rejoint le rivage par ses deux bouts. Tout penauds, longeant le demi-cercle de cette ligne qui s'élève de plus en plus et dont l'ombre dans l'eau les épouvante et les tient à distance, dix, quinze, vingt, trente marsouins et souvent davantage, sont enfermés. A pied ou dans de légères barques, munis des engins nécessaires, il ne reste plus aux pêcheurs qu'à s'en emparer. La chose n'est pas facile et c'est à ce moment que se déploient leur expérience et leur habileté.

Pourtant, il n'y a pas à craindre de la part de ces captifs les bonds impétueux que l'on pourrait imaginer ; pas de tentatives non plus pour franchir les perches ; quoiqu'assez espacées et sans être repliées entre elles, ce frêle rempart suffit à les éloigner. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces monstres qui mesurent de quinze à vingt-cinq pieds de long et dont le poids atteint jusqu'à mille kilos, ait été assez audacieux pour passer au travers. Ils préfèrent ruser, immobiles entre deux eaux en se dissimulant à demi cachés dans les fondrières, tâchant de gagner du temps et n'attendant leur salut que de la marée prochaine qui leur permettra de regagner le large.

La peau du marsouin fournit un cuir très estimé ; on s'attache, en conséquence, à ne pas la trouver inutilement et à ne frapper qu'à la tête, près des ouïes qui sont la partie vulnérable. Il y a quelque danger à attaquer cet amphibie. Malheur à l'imprudent qui l'aborde par le flanc ; même lorsqu'il est à sec, sa force est telle, que, se soulevant brusquement, il peut d'un coup de sa queue fourchue balayer plusieurs hommes et les lancer au loin. Malgré l'adresse et la précision dont font preuve les pêcheurs canadiens, la poursuite dure longtemps et si le flot vient à remonter, c'est le marsouin qui triomphe. Mais le plus souvent il succombe, et finalement ligotté par une solide amarre sous les ailerons, épuisé par ses efforts et la perte de son sang, il se voit ignominieusement traîné par un cheval sur le sable de la grève où il achève d'expirer.

Cette lutte corps à corps entre l'homme et ces géants des mers est très émouvante et constitue le plus original et le plus curieux spectacle qui se puisse voir.

FOURSIN-ESCANDE.

RESSEMBLANCE

Vous désirez savoir de moi
D'où me vient pour vous ma tendresse
Je vous aime, voici pourquoi :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Vos yeux noirs sont mouillés souvent
Par l'espérance et la tristesse,
Et vous allez toujours rêvant :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Votre tête est de marbre pur,
Faites pour le ciel de la Grèce
Où la blancheur luit dans l'azur :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Je vous tends chaque jour la main,
Vous offrant l'amour qui m'opprime ;
Mais vous passez votre chemin...
Vous ressemblez à ma jeunesse.

SULLY PRUDHOMME.

